

THÈSE

POUR LE

426

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLÔME D'ÉTAT)

PAR

Zigu ALBRECHT

Né le 31 Mai 1911, à Botosani, Roumanie

Etude sur la Consanguinité et le mariage

Président : M. TANON, Professeur

PARIS

MAURICE LAVERGNE, IMPRIMEUR

289, RUE SAINT-JACQUES, 289

1936

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1936

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLÔME D'ÉTAT)

PAR

Zigu ALBRECHT

Né le 31 Mai 1911, à Botosani, Roumanie

Etude sur la Consanguinité et le mariage

Président : M. TANON, Professeur

PARIS
MAURICE LAVERGNE, IMPRIMEUR
289, RUE SAINT-JACQUES, 289

1936

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
WEIL-HALLÉ	Puériculture.
FREY	Stomatologie.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A L'INOUBLIABLE MÉMOIRE DE MON PÈRE

*Douloureuse victime de la Grande Guerre,
trop tôt enlevé à mon affection. Ce sou-
venir de sa vie de labeur et de probité, de
sa vive intelligence et de son courage, a
été pour moi le fil conducteur dans la vie
et le guide supérieur des moments diffi-
ciles.*

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

A MES MAITRES DE LA FACULTÉ

INTRODUCTION

Si nous ouvrons le dictionnaire de la langue française de Littré à l'article « consanguin », nous apprenons que ce mot sert à désigner en droit civil : les enfants issus d'un même père, mais de mère différente. A ce mot, on oppose « utérin », qui s'applique à la descendance d'une même mère, mais de père différent. Enfin, sous le terme de « germains » sont englobés les enfants qui sont à la fois consanguins et utérins, autrement dit ceux qui sont nés du même père et de la même mère.

D'après les textes juridiques, la consanguinité serait la parenté du côté du père. Mais si on s'adresse à Littré, nous lui découvrons un sens plus général. Ce serait l'alliance « que fait l'éleveur entre les individus provenant de mêmes parents », ou encore, suivant les termes du droit canon, « toute espèce de parenté soit du côté du père soit du côté de la mère ; ne se dit qu'en matière de mariage ». Ainsi, le mot consanguinité sera pris indifféremment pour désigner l'état de parenté et les unions entre proches.

Si le public témoigne à l'égard des alliances consanguines un tel ostracisme, il ne faut pas s'imaginer que ses craintes sont sans fondement. Elles

HISTORIQUE

On a voulu voir dans la réprobation dont est l'objet l'inceste une simple conséquence de notre civilisation.

Certes, il n'y a là, physiologiquement parlant, aucun acte contraire aux lois de la nature, mais quelque'artificiel que puisse être notre préjugé, un homme réputé normal, imaginerait difficilement de semblables rapports avec les êtres aimés qui le touchent de près. On se trouve en quelque sorte devant une « voix du sang » qui nous empêche même de penser à pareille éventualité.

Il n'en fut pourtant pas toujours ainsi et si nous en croyons les historiens, les mariages consanguins, voire incestueux, furent fréquents et même permis dans l'antiquité, du moins chez nombre de peuples. Chez les Mèdes et les Perses notamment, on pouvait épouser à loisir sa mère veuve, sa sœur ou sa fille.

Quinte-Curce nous rapporte qu'un satrape nommé Sysimithrès épousa sa mère et en eut deux filles.

Mausole, roi de Carie, épousa sa sœur Arthémise, et en Egypte, nous voyons les Ptolomées donner fréquemment l'exemple des unions incestueu-

ses. Ptolomée III Evergète épousa sa sœur Bérénice et Ptolomée XII sa sœur Cléopâtre.

La Bible nous fournit maints exemples de mariages entre proches, et sans parler des filles de Loth qui conçurent de leur père, nous voyons Abraham épouser sa sœur Sarah ; Laban sa nièce Miléa et Onon convié par Juda à épouser sa belle-sœur, comme le voulait d'ailleurs la coutume.

Il semble cependant que ces mariages aient été assez vite interdits et l'on sent de plus en plus le souci des législateurs et des révélateurs de religions, d'empêcher les unions consanguines.

Chez les Hébreux, c'est Moïse qui réglemente le mariage et on lit dans le Lévitique :

« Nul ne s'approchera de sa propre parente pour découvrir sa nudité. Je suis l'Eternel. Tu ne découvriras point la nudité de ton père, ni la nudité de ta mère, de la femme de ton père, de ta sœur fille de ton père ou fille de ta mère, ni dans la maison ou hors de la maison ; de la fille de ton fils ou de la fille de ta fille ; de la fille de la femme de ton père ; de la sœur de ta mère, du frère de ton père et tu n'approcheras point de sa femme ; de ta belle fille, de la femme de ton frère. »

Mahomet n'est pas moins explicite, quoique plus accommodant dans la pratique. Peut-être avait-il besoin lui-même d'indulgence si nous en croyons Gibbon, qui lui fait dire en parlant de sa fille Fatime :

« Quand pénètre en moi le désir du paradis, je l'embrasse et j'insère profondément ma langue dans sa bouche. »

Voici en effet ce que dit le Coran :

« Il vous est interdit d'épouser vos mères, vos filles, vos sœurs, vos tantes paternelles et maternelles, vos nièces filles de vos frères et de vos sœurs ; vos nourrices, vos sœurs de lait, la mère de vos femmes avec lesquelles vous aurez cohabité. Mais si vous n'avez pas cohabité avec elles, il n'y a aucun crime à les épouser. N'épousez pas non plus les filles de vos fils que vous avez engendrés, ni leurs sœurs. Si le fait est accompli, Dieu sera indulgent et miséricordieux. »

Chez les Romains, il y avait des causes multiples de prohibitions de mariage et en particulier, celles fondées sur la parenté (*cognatio*), l'alliance (*affinitas*) et l'adoption.

En ligne directe, le mariage est prohibé absolument quel que soit le nombre de degrés qui séparent l'ascendant et le descendant.

En ligne collatérale, le mariage est défendu entre tous collatéraux dont l'un au moins se trouve au premier degré de l'auteur commun.

Le mariage est donc prohibé entre frères et sœurs, sans distinguer s'ils sont germaines ou seulement consanguins ou utérins.

De même, l'oncle ne peut épouser la nièce, ni

la tante le neveu, et on ne distingue pas non plus les oncles et tantes des grands-oncles et grandes-tantes.

Cette législation avait subi deux modifications avant Justinien.

L'une fut une complaisance du Sénat pour l'empereur Claude, qui désirant épouser sa nièce Agrippine, dut se rendre au Sénat pour demander un décret qui, à l'avenir, autoriserait le mariage des nièces avec leurs oncles paternels.

L'autre pour le fils de Constantin qui défendirent ces unions entre oncle et nièce sous peine de mort.

Le mariage entre cousins germains était rare, quoique permis en principe. Il fut prohibé pour les premiers empereurs chrétiens. Les empereurs Honorius et Arcadius supprimèrent en 405 cette prohibition.

Quant à l'adoption, elle créait les mêmes empêchements que la parenté du sang vis-à-vis de tous les membres de la famille, avec toutefois cette différence que les empêchements disparaissaient avec l'adoption elle-même, en cas d'émancipation de l'adopté, par exemple.

Cependant, même après l'émancipation, l'adoptant et l'adopté ne pouvaient jamais s'unir par les liens du mariage.

L'histoire des conciles, les écrits des Pères de l'Eglise nous donne le récit de nombreuses discus-

sions qui eurent lieu sur ce sujet au début du catholicisme.

En France, à l'époque où le droit canonique régissait seul le mariage, les prohibitions étaient très étendues et allaient même jusqu'au septième degré. Prohibitions excessives si l'on songe que les degrés ne se comptaient pas comme aujourd'hui et que le septième degré canonique correspondait à notre quatorzième degré civil.

En pratique et pour la parenté lointaine, cette règle était souvent violée, surtout dans les pays de faible population et lorsqu'il s'agissait de menu peuple, on se montrait d'ailleurs fort tolérant.

Mais le résultat le plus singulier de cette législation se rencontrait dans les mariages des maisons régnantes qui, s'alliant presque toujours entre elles, voyaient leurs unions entachées toutes, plus ou moins, de nullité. Un prince voulait-il répudier son épouse, on arguait aussitôt du degré de parenté pour renvoyer la princesse et demander l'annulation du mariage. Rien n'empêchait d'ailleurs d'épouser de nouveau une cousine et de recommencer plus tard une nouvelle procédure en nullité.

Comme trop souvent en renvoyant sa femme, le prince se refusait plus ou moins directement à lui restituer sa dot, ajoutant ainsi le dol à l'affront, ces divorces devenaient de perpétuelles causes de querelles et de guerre.

En 1215, le scandale était devenu tel que le Concile de Latran décida d'agir. Pour diminuer les

prétextes à répudiation, il limita les prohibitions de mariage en ligne collatérale au quatrième degré canonique qui correspond à notre huitième degré civil et est celui de petits-fils des cousins germains.

A l'heure actuelle, le droit canonique défend encore le mariage entre oncle et nièce, tante et neveu (ainsi qu'entre grand-oncle et petite-nièce et grande-tante et petit-neveu, cette éventualité ne se présentant, pour ainsi dire jamais d'ailleurs) beaux-frères et belles-sœurs et cousins germains. Mais dans la pratique, les dispenses demandées sont toujours accordées.

En droit civil français, le mariage est prohibé en ligne directe à tous les degrés que la parenté ou l'alliance soit légitime ou naturelle. Cependant, en matière d'adoption, sont seuls mentionnés les alliés du premier degré : le mariage est interdit entre l'adopté et le conjoint de l'adoptant, ainsi que l'adoptant et le conjoint de l'adopté.

En ligne collatérale, il y a prohibition entre parents ou alliés au second degré : frères et sœurs, beaux-frères et belles-sœurs sans qu'il soit fait de distinction entre la parenté légitime et la parenté naturelle.

Au troisième degré, il y a prohibition entre l'oncle et la nièce, la tante et le neveu (le grand-oncle, etc.). Cette défense ne concerne ni l'alliance, ni la parenté naturelle et il est parfaitement permis d'épouser l'ex-conjoint de son neveu ou de sa nièce ou celui de son oncle ou de sa tante.

Dans la pratique, des autorisations sont toujours accordées en ce qui concerne les beaux-frères et belles-sœurs, et les oncles et nièces, tantes et neveux.

Quant aux unions entre cousins germains, elles ne sont en aucune façon interdites par la loi.

Quels furent les motifs qui inspirèrent à ces différentes législations la prohibition des mariages entre proches parents ou alliés ?

Il s'agit, semble-t-il, d'une double raison :

Une raison physiologique tout d'abord : « Le sang a besoin de se mêler », disait-on, et l'on avait remarqué depuis longtemps combien étaient fréquentes, dans les unions consanguines, la surdité, la surdi-mutité, les lésions oculaires, la folie, etc...

Une autre raison, morale celle-là, inspira également les législateurs. C'était d'ailleurs la seule que l'on puisse invoquer en ce qui concerne l'alliance et elle avait une valeur toute particulière dans l'antiquité où le toit familial abritait bien plus que de nos jours, tous les parents et alliés. Il fallut préserver le foyer de la corruption et empêcher les rapprochements sexuels trop précoces, facilités par la promiscuité dans laquelle vivait la famille primitive.

Le législateur s'efforça donc d'inspirer à chacun des membres de la famille une profonde horreur pour une passion dont l'assouvissement eût été

trop facile. On écartait en même temps les rivalités possibles et les discordes profondes que n'auraient pas manqué de provoquer les mariages permis dans ces conditions.

LA QUERELLE SCIENTIFIQUE DU XIX^e SIECLE

A partir de quel moment l'attention des médecins fut attirée sur les dangers de la consanguinité?

En 1621, Robert Burton, dans « l'Anatomy of melancholy », fait un sombre tableau des effets de la consanguinité, et approuve les prescriptions de l'Eglise, tout en se plaçant, non pas au point de vue moral, mais à celui physiologique.

Dugard, en 1671, Fœderé en 1813, soutiennent la même thèse.

Mais c'est surtout Esquirol, en 1816, qui, passant en revue les différentes causes de la folie, accuse les mariages mal assortis ou contractés entre parents, surtout dans les familles, où il existe des dispositions héréditaires.

Le débat est ouvert et, pendant tout le XIX^e siècle, il s'est poursuivi.

D'après Perrin, qui, dans sa thèse, a résumé les différentes opinions émises jusqu'à l'année 1896, nous citerons les différents auteurs qui se sont prononcés pour ou contre les mariages consanguins, ou qui les ont permis selon les cas.

Burdach, dans son Traité de Physiologie, condamne ces unions ; Menière, pour qui le plus grand

nombre de cas de sourds-muets de naissance doivent leur infirmité aux liens de parenté qui unissent leur père et leur mère, dit : « Quiconque voudra réfléchir sur ce point restera convaincu qu'en mariage il est des incompatibilités naturelles, et qu'en transgressant la loi de dispersion des races, on s'expose à l'amoindrissement et même à la perte de l'espèce. » Il ne donne cependant pas d'observation à l'appui.

Charazin, après avoir exagéré le rôle de la consanguinité, quinze ans plus tard, reconnaît le rôle primordial de l'hérédité morbide.

Prosper Lucas, en 1847, dans le *Traité de l'hérédité naturelle*, dit : « On a cru remarquer, que dans les familles même exemptes de vices essentiels, la consanguinité affaiblissait au bout de quelques générations la force génératrice, et les végétaux, ne semblent pas exemptes de cette cause d'impuissance. » Il condamne formellement les mariages consanguins.

Et nous arrivons à Michel Lévy qui, en 1850, expose que « c'est surtout aux familles entachées de maladies héréditaires qu'il importe d'élargir le cercle de leur production ; en méconnaissant cette nécessité, elles renforcent le principe de leur détérioration et précipitent leur décadence ».

Cependant que les vétérinaires, avec Hugard, d'Alfort, en 1857, vantent les bons effets de la consanguinité chez les animaux.

Devay, en 1860, dit : « En dépit des précau-

tions apportées dans le choix des conjoints, après une deuxième et troisième alliance, la progéniture devient de plus en plus misérable, la famille se dégrade de plus en plus. »

Et dans ses appréciations, il se montre encore plus intransigeant que ses devanciers, il signale toute sorte d'accidents, d'infirmités, de maladies imputables aux alliances entre parents, et voudrait les faire éviter par tous les moyens possibles.

Enfin, Bouchardat, dans la thèse inaugurale de M. Bourgeois, en fait une question d'hérédité.

Bourneville et Gottschalk fournissent nombre d'observations, où l'affection imputée à la consanguinité est, sous la dépendance de l'hérédité névropathique, l'arthritisme, l'alcoolisme, la syphilis enfin.

Trousseau attribue un grand rôle à la consanguinité dans le développement de l'épilepsie.

En somme, en 1896, il existe trois opinions concernant les mariages consanguins :

1° Presque toutes les alliances entre proches parents ont des résultats fâcheux, d'où interdiction absolue.

C'est l'avis de Burdach, Menière, P. Lucas, Rilliet, Devay, Trousseau, Boudin, Peter, etc.

2° Les mariages consanguins ne sont nullement préjudiciables et plus souvent même ils donnent d'excellents résultats. Permission et même re-

commandation (Perrier, Smith, la majorité des zootechniciens).

3° Les éclectiques. L'influence des mariages consanguins est bonne ou mauvaise suivant que les auteurs sont exempts ou affectés de maladies constitutionnelles. Interdiction ou permission, selon les cas (M. Lewy, Bouchardat et Bourgeois, Voisin, G. Darwin, Legendre, Regnault).

La consanguinité exalte chez les descendants les tares qui existent chez les progénitures. Si une famille possède des tares, des anomalies, et que ses membres se marient entre eux, tares et anomalies iront s'aggravant avec les générations. Pour Bertillon père, Sanson, Regnault, etc., la consanguinité rentre dans l'hérédité et la sélection ; elle augmente chez les descendants les caractères parentaux bons et mauvais.

Cette opinion se résume également dans cette conclusion de Legendre :

« Le médecin doit s'enquérir de la santé des deux conjoints et ne permettre le mariage qu'à condition que ceux-ci soient sans tares. »

Mais J. Voisin de la Salpêtrière accepte encore l'idée d'hérédité même dans le cas où les ascendants sont exempts de toute manifestation pathologique.

Si, dans ces cas, on aboutit à des désastres, c'est qu'on n'est jamais sûr que les ascendants des conjoints n'aient pas présenté autrefois une affec-

tio quelconque, l'hérédité ancestrale a été en effet souvent constatée.

Peut-on se rendre compte actuellement si la consanguinité agit seule en dehors de toute tare héréditaire dans la production d'êtres malformés ou atteints d'affections diverses ? Il est permis d'en douter.

Il existe, à côté de la consanguinité qui groupe des infections, des intoxications, des anomalies tératologiques, une endogamie de lieu, de profession, de caste où les maladies sont plutôt d'origine tellurique, climatique.

Consanguinité et endogamie sont donc susceptibles d'exalter les tares familiales latentes.

Là, plus encore que dans toute autre union, ces enfants supportent les conséquences de la santé des parens au moment de la conception, l'écart d'âge entre les conjoints.

LES MARIAGES CONSANGUINS

LEUR FRÉQUENCE. — Ils sont beaucoup plus fréquents qu'on ne le croit généralement. Pour bien des gens en effet, la question des mariages consanguins a une importance tout au plus scientifique et historique et on ne leur accorde aucune importance sociale, eu égard à leur prétendue rareté.

C'est qu'en effet, les cas que nous connaissons le mieux sont en général des cas historiques. Les maisons régnantes, par des alliances qui ramènent perpétuellement le même sang dans les mêmes lits, nous en ont montré et nous en montrent encore des exemples remarquables par leurs tristes résultats et par les personnages considérables qui en sont les victimes. Mais s'il n'eût été roi d'Espagne, nous ignorerions encore que Ferdinand VI, mélancolique, anxieux et maniaque, « se promenait en chemise douze ou dix-huit heures de suite dans son château de Villaviciosa, ou restait immobile pendant le même temps. Qu'il s'empiffrait de mangeaille à en étouffer après avoir refusé toute nourriture pendant plus d'une semaine et s'efforçait ensuite de ne rien rendre, etc... »

Même chose pour son frère Charles III, dont les habits troués et rapés « qu'il ne pouvait quitter

tant il les aimait », sont restés célèbres. Même chose encore pour l'épilepsie de son fils aîné, don Philippe, duc de Parme. Et que dire de la folie des Wittelsbach et de toutes les tares des autres maisons régnantes de Russie, d'Angleterre, d'Italie et d'Espagne.

Si ces exemples frappants ont contribué à discréditer les mariages consanguins, ils ont eu pour effet par contre de les situer dans une espèce d'olympé dont ils doivent sortir.

Les unions consanguines sont surtout rares parce qu'on ne les recherche pas assez, semble-t-il. D'aucuns trouveront peut-être exagérée l'importance que nous leur accordions, nous croyons cependant qu'il pourrait être fort utile au médecin d'interroger systématiquement ses malades, au point de vue de leurs antécédents consanguins possibles.

LEURS CAUSES. — C'était autrefois des raisons de caste qui poussaient les familles à s'allier perpétuellement entre elles pour éviter de déchoir. Cette conception est loin d'être éteinte encore et dans certaines provinces, la Bretagne par exemple, les familles de la noblesse s'allient presque exclusivement entre elles. Les cousinages sont souvent fort lointains heureusement et donnent pourtant des résultats beaucoup moins désastreux que les unions entre parents rapprochés. Cependant, ils se redoublent, se croisent, mélangeant toujours deux sangs ayant la même origine et contribuent beaucoup à affaiblir la race.

Mais la grande raison des unions consanguines, c'est « l'intérêt », sous toutes ses formes. Il ne s'agit plus comme autrefois de conserver noms et privilèges, mais de ramener le capital, de ne pas le laisser sortir de la famille. La fortune souvent a été acquise lentement, laborieusement, chacun accroissant, le plus qu'il pouvait, le patrimoine familial. D'ailleurs, c'est un bonheur et une sécurité de travailler en famille lorsque l'industrie est prospère, le commerce important ou les terres vastes. Dans un but et un idéal communs, chacun se partage la besogne et suivant ses capacités, sera ingénieur, directeur ou voyageur, chef de succursale lointaine, etc...

Les enfants grandissent dans chacun des foyers fraternels et pour garder à l'œuvre ancestrale son unité, pour attacher plus fortement les enfants à leur fortune commune, pour éviter qu'une partie du capital ne déserte, les parents poussent de toutes leurs forces à des rapprochements qui se scellent, l'âge venu, par des mariages. Ne pensant qu'à l'avenir matériel de leurs enfants, ils se préoccupent peu des conséquences lointaines.

A la campagne, en général, les causes de la consanguinité sont purement matérielles. Certains pourraient croire qu'elle résulte d'une idylle entre deux êtres de sexe différent, maintenus en contact dès leur plus tendre enfance par les liens de la proche parenté et qui, de ce fait, ont pu se mieux connaître, s'apprécier, s'aimer et enfin se conjoindre.

Cela, c'est la poésie, la réalité est toute autre, elle est surtout plus terre à terre, puisque les mariages consanguins ont pour but d'unir deux champs et d'éviter le morcellement d'un patrimoine familial. Nous nous croyons donc en mesure d'affirmer, preuves à l'appui, que : la consanguinité dans notre région est, en raison directe de la valeur du sol et de l'âpreté du paysan, à vouloir le conserver (Lemer cier, de Neuville).

Une commune de la région orléanaise, connue comme un « nid à consanguinité » possédait un vignoble qui, depuis, a disparu. Le graphique établi par M. Lemer cier, de Neuville, montre le rapport qui existe entre la fréquence des mariages consanguins et la richesse du terroir.

Ce graphique est divisé en 13 décades (1803-1933).

Aux environs de 1800, on introduit dans le pays un vignoble de plant, le « gouas bleu » qu'on disait plus vigoureux que son devancier « gris meunier ». Mais qu'en savait-on au juste ? Méfiance ! Ici, la courbe devient hésitante : 3, 4, 3 mariages consanguins pendant les décades suivantes : 1813-1822, 1825-1832, 1833-1842, soit une trentaine d'années pendant lesquelles le jeune « gouas bleu » affirme sa valeur.

Alors, c'est la confiance « gais, gais, marions-nous ! » et la courbe de la consanguinité remonte à son apogée, comme celle du vignoble. Cela dure cinquante années ; mais quelqu'un troubla la fête,

comme dans le rat des champs, ce fut le phylloxéra, lequel s'abattit sur le vignoble aux environs de 1890 et dévorera le présomptueux « gouas bleu » !

Dès lors, défervescence rapide de la courbe du vignoble et de celle des mariages consanguins.

Cependant, même depuis longtemps, les dangers de la consanguinité pour la descendance furent de notion populaire et la crainte de ces dangers est un élément qui a dominé de longue date dans l'esprit public. Ces raisons morales qui existent ainsi dans ces provinces, s'éclipsent dans d'autres devant des raisons matérielles ; parmi celles-ci, la plus invoquée est la raison de succession.

La seconde grande cause c'est la vie « en vase clos » ; « il existe des zones de consanguinité, mais ces zones sont de plus en plus localisées aux secteurs à conditions générales de vie confinée, qui tendent de plus en plus à disparaître ». (H. Godlewski).

On trouve les villages de consanguins répandus sur tout le territoire de la France, mais ils sont plus fréquents dans certaines régions.

Dans l'Eure, le Docteur Aletru cite un « marais » près de Pont-Audemer, un foyer remarquable de consanguinité, où quatre familles constituent à elles seules le quart de la population.

Les îles sont les points du littoral breton où les mariages consanguins sont les plus fréquents.

Dans un village de la montagne bourbonnaise,

certain hameaux avant-guerre comptaient jusqu'à 95 % de mariages consanguins.

Ces centres d'isolement géographique, cause de consanguinité, tendent à disparaître avec le progrès technique.

« La consanguinité tend à disparaître de plus en plus, à cause des facilités et de la rapidité des communications qui existent partout, jusque dans les campagnes les plus reculées :

« Aujourd'hui, les jeunes gens vont au bal à 10, 20, 30 kilomètres de leurs villages et telles les Sabines, ils enlèvent au loin leurs futures femmes... et les ramènent en croupe sur leurs motocyclettes. » (Lemer cier).

Mais l'isolement géographique n'est pas tout : il y a des secteurs de vie confinée, d'isolement de populations dus à d'autres causes, parmi lesquelles nous citerons l'importance du facteur religieux et ethnique.

Dans l'Oise, dans un village resté protestant depuis le xvii^e siècle, au milieu de populations picardes catholiques, pour des raisons confessionnelles, les mariages consanguins y furent la règle, si bien qu'on n'y trouve de nos jours que quelques patronymes remontant à Louis XIV.

Le facteur religieux explique la grande fréquence des mariages consanguins chez les Israélites. Dans les grands centres de populations hébraïques, ils peuvent encore se marier entre étrangers ; mais dans d'autres contrées, isolés, repliés sur eux-

mêmes, ils en sont réduits à se marier entre parents souvent rapprochés pour satisfaire à des perceptes religieux qui s'accordent en même temps souvent avec l'intérêt des familles.

Tel est le cas des Israélites du Comtat-Venaisin qu'on appelle les Comtadins.

L'établissement des Israélites en Provence remonte à une date fort ancienne (Charlemagne) et au ix^e siècle on en trouve déjà à Marseille, Narbonne, Montpellier, Aix et Arles. Les Juifs appartenant au Comte régnant sont mieux protégés que dans le Nord et dans les Etats Pontificaux, ils semblent avoir été particulièrement défendus. Ils jouissent d'une paix relative mais précieuse comparée aux tribulations de leurs coreligionnaires partout ailleurs. Ils constituent déjà une élite intellectuelle, se livrent à des travaux d'exégèse et de polémique avec des écrivains chrétiens au xi^e siècle, créent même un style hébraïco-philosophique qui entre dans la littérature.

Ces renseignements apportent la preuve de la facilité de la vie dans ces communautés que les Juifs ne songèrent pas à quitter ; mais comme elles étaient peu peuplées, les mariages sanguins y furent multiples. A dater de Pie V (1569) les Juifs du Comtat ne purent rester sur place qu'à condition d'être soumis à une étroite surveillance et de ne pas sortir de leur ville réservée, ce qui augmente encore les occasions de croisements. Au xviii^e siècle, on les trouve étroitement parqués dans le ghetto

de Carpentras, dont les murs, d'une hauteur impressionnante dominant toute la cité, y faisant régner l'ombre et l'humidité, mais ils y trouvent la sécurité totale.

A Bordeaux, Piéchaud raconta ce qu'il avait observé dans certaines sociétés macédoniennes, en particulier chez les Israélites de Salonique. Cette secte, assez fermée de par ses traditions, sa vie aux pratiques religieuses strictes, est poussée malgré elle aux unions se répétant sans cesse dans un tout petit nombre de familles.

Le facteur national, quoique plus rarement en cause, doit être cité. Dans Lorely, on trouve que Girard de Nerval visite le village de Dornshausen, donné par le prince de Nassau aux émigrés protestants français de la révocation.

Le village est resté exclusivement français (race et langage). « Cette population est toute française encore car les habitants ne se sont jamais mariés qu'entre eux », dit Gérard.

Sur l'ensemble des régions de consanguinité, même quand elle fut fréquente jadis, tend à disparaître.

« Les provinces, seules bien placées pour juger des coutumes, reconnaissent que la fréquence des mariages consanguins s'atténue considérablement, au point qu'ils deviennent rares. Cette tendance est surtout manifeste depuis la facilité de communications qui favorisent le brassage de la population. » (H. Godlewski).

LES CONSÉQUENCES

CAS FAVORABLES

Grâce à la consanguinité, on peut expliquer comment en France, dans nombre d'agglomérations, il y a pour toute la commune deux ou trois noms de familles et parfois même un seul. Les habitants sont tous parents entre eux et remontent à une souche commune venue se fixer dans le village dans les temps les plus reculés et ils ont parfois donné le nom au village.

M. F. Caillet, d'Amboise, a été frappé du fait que, dans une petite commune de la Touraine, se retrouvaient toujours les mêmes noms, où tous les habitants se traitaient de cousins et que, pour les distinguer, on leur avait donné des « sobriquets » qui caractérisaient leurs professions ou leurs qualités. Vers 1660, le village en question ne comportait que deux noms, Maljean et Profiteau et les actes de la paroisse, pendant un certain nombre d'années, ne mentionnent que ces deux noms accolés ensemble ou répétés dans les mariages avec, le plus souvent, la mention usuelle de dispense « vu le degré de parenté des conjoints ». Les descendants étaient bien portants et le nombre des décès est un peu aug-

menté à cause d'une fièvre appelée à l'époque « pestilense », la dothienenterie d'aujourd'hui.

La prospérité de leurs terres avait attiré de nouvelles familles et dans les archives on constate la présence des familles Colinet et Gabier, qui s'unissent aux premiers occupants ; mais les unions Malejan-Profiteau restent les plus fréquentes et les plus prolifiques, puisqu'on constate des familles de 8, 10 et 14 enfants. Toute proportion gardée, la mortalité est restée toujours la même.

« En résumé, il résulte que les individualités, composant le groupement qui en a été l'objet, bien qu'ayant contracté pendant toute cette période des mariages entre consanguins, n'ont eu à souffrir d'aucune tare intellectuelle ou physique, leurs unions n'ont pas été stériles et leur longévité plutôt au-dessus de la moyenne. »

En Eure-et-Loir, M. P. Durand fit l'observation suivante : « Je n'ai trouvé qu'un seul village à S... dans lequel une famille est prédominante. Dans cette famille, on note un assez grand nombre d'unions entre cousins germains ou petits-cousins depuis près d'un siècle. »

Ce qui frappe à première vue dans cette famille M..., c'est la fixation d'un type bien défini, où tous les individus ont le même aspect physique et aussi la même conformation mentale. Ce sont tous des grands gaillards, bien découplés, solides, secs, nerveux à visage expressif, à la mine décidée.

En somme : remarquable fixité d'allure générale, d'aspect physique, de mentalité, mais nulle apparence d'accumulation des tares pathologiques. Ainsi, il paraît bien que la consanguinité, en dehors des tares pathologiques, semble fixer les qualités d'un type donné et les développer. »

Descendance de cousins germains

1^{re} observation (G. Duhamel). — 1 fille, profession libérale, normale.

2^e obs. (G. Duhamel). — 2 très beaux enfants.

3^e obs. (idem). — 5 enfants, bien portants, intelligents, bien que la mère ait été atteinte de pleurésie séro-fibrineuse.

4^e obs. (X..., Assises de Valenciennes). — Un médecin avec 11 enfants dont 10 parvenus à l'âge du mariage, avec enfants normaux à la deuxième génération.

Les unions fertiles

1^{re} obs. (Rieusset-Péchollier). — Famille B... :
6^e — 3 enfants : fille mariée. 9 enfants vivants dont un a 4 petits enfants ; fille, mariée avec le fils d'un cousin issu de germains de ses parents, 4 enfants ; fille, mariée, 10 enfants vivants.

2^e obs. (Leroy). — Chez des cultivateurs aisés, sobres, à vie calme : 10 enfants normaux dont 2 ont à leur tour 10 enfants, normaux également : à la troisième génération, autre mariage consanguin, suivi de 3 enfants normaux.

3^e obs. (Favier). — Cousins germains (ont vécu 64 et 87 ans ; mariés jeunes 23-24 ans) : 3 enfants ; fils mort à 6 ans de diphtérie, fille : 3 enfants : fille, 3 enfants, fils, 1 enfant, fille, morte en bas âge, fille : morte à 3 ans d'affection aiguë. Tous les vivants sont vigoureux et en parfaite santé. Générations précédentes : 3, 3 et 2 enfants. Générations consécutives : 3, 3, 3 et 1 enfant.

4^e obs. (Prof. Boudet). Parents bien portants : 3 filles ; première : 7 enfants vivants dont une fille mariée à 3 enfants. Deuxième : 6 enfants vivants. Troisième : 10 enfants vivants. Tous en bonne santé.

CAS DÉFAVORABLES

Méfais attribués à la consanguinité

Bien que le monde profane ait des idées assez arrêtées à ce point de vue, si on veut croire Atout... Cœur, où Félix Gandera met dans la bouche d'un de ses personnages cette phrase diffamatoire : « Sans compter que les mariages consanguins ne

valent jamais rien... Ils donnent des enfants myopes ! », nous lui préférons un domaine plus scientifique. C'est pourquoi nous nous adresserons aux anticonsanguinistes, chez qui, nous trouverons, je l'espère, des données à la fois plus complètes et plus précises.

A) Si nous en croyons ces auteurs, la surdit-mutité occuperait la première place parmi les méfaits imputables aux alliances entre individus de même sang. Outre le travail de Menière « Recherches sur l'origine de la surdi-mutité », nous devons parler des études très fouillées de Boudin sur la question.

Celui-ci a relevé à Berlin les chiffres suivants :

3,1 sourds et muets pour 10.000 catholiques.

6 sourds et muets pour 10.000 chrétiens en majorité protestants.

27 sourds et muets pour 10.000 juifs.

En d'autres termes, la proportion de sourds et muets croît avec la source des facilités accordées aux unions consanguines par la loi religieuse.

D'autre part, en 1840, dans le territoire de Jowa (Etats-Unis) on nous signale que : « Dans la population de couleur, dans laquelle l'esclavage facilite des unions consanguines et même incestueuses, la proportion de sourds et muets était de 91 fois plus élevée que dans la population blanche, protégée par la loi civile, morale et religieuse. »

Nous donnons suite à quelques observations

sur l'influence de la consanguinité sur la surdité :

1^{re} obs. (Marthe Vasseur). — Deux cousins germains ont 5 enfants : 2 sont aliénés, 2 sourds-muets, le cinquième minus habens. Les deux sourds-muets épousent chacun une fille de sourd-muet. Ils ont l'un 3, l'autre 2 enfants qui sont normaux.

2^e obs. (Ponsot). — Cousins germains : 7 enfants dont 2 sourds-muets.

3^e obs. (Cossa). — Cousins germains : 3 enfants, 1 normal, 1 fille sourde-muette, 1 débile mental.

4^e obs. (Bernadou). — 12 enfants : 1 sourd-muet et 5 morts en bas âge.

B) A en croire les nombreuses attestations, les consanguins paieraient aux affections mentales de toutes sortes un large tribut.

« L'influence de l'hérédité, nous dit Esquirol, sur les affections mentales est remarquable en Angleterre, surtout parmi les catholiques qui s'allient presque toujours entre eux. On en peut dire autant des grands seigneurs en France, qui sont presque tous parents. »

Bemiss disait en 1858 : « Sur 787 unions consanguines, 256 ont donné naissance à des aveugles, à des sourds-muets, à des idiots. » Et le docteur Howe, sur 17 de ces unions ayant donné 97 enfants, signale 44 idiots.

Voici enfin la conclusion de Trousseau : « Maintenant que je m'enquiers avec soin chez mes malades de ce qui a rapport à la consanguinité, alors que j'ai affaire à des sourds-muets, à des idiots, à des épileptiques, je ne saurais vous dire combien cette influence me paraît active dans l'étiologie de ces affections. »

Tares neuro-psychiatriques

1^{re} obs. (Duhamel). — 2 fillettes très infirmes ; une très intelligente morte à 20 ans ; l'autre âgée actuellement de 65 ans, a les membres ballants depuis l'âge de 7 ans.

2^e obs. (Binet). — Monstruosité : atrophie des deux avant-bras chez un enfant de cousins germains.

Aliénés

1^{re} obs. (Gauraz). — 1^{er} enfant intellectuel, si original que d'agréé il se fait instituteur ; 2^e enfant, scientifique, ivrogne, se suicide à 30 ans ; 3 et 4 enfants, filles polyglottes, originales, meurent de faim.

2^e obs. (Brabant). — Cousins germains : 17 enfants : 1 fou, 1 folle, plusieurs difformes, pas un seul tout à fait normal.

3° obs. (Poussin). — 1 fille, mariée, puis folle.

4° obs. (Poussin). — 1 fils marié, interné à 30 ans.

L'idiotisme

1^{re} obs. (Cendrès). — 2 enfants : 1 mort en bas âge, l'autre idiot.

2° obs. (Duhamel). — 2 enfants normaux, le 3° imbécile.

3° obs. (Poussin). — 4 enfants, tous idiots.

4° obs. (Poussin). — 1 enfant qui a six doigts et idiot.

5° obs. (Crémieux). — Cousins germains. 2 enfants atteints d'idiotie amaurotique familiale.

C) En dehors de nombreux troubles de la vision envisagés en pareil cas, c'est la rétinite pigmentaire qui a été sans conteste la mieux étudiée.

Liebreich, en 1861, remarque sa grande fréquence ; à tel point que sur 66 individus atteints de rétinite pigmentaire, il en trouve 25 issus d'alliances entre parents. Et alors s'expliquerait la coïncidence de la surdi-mutité et de la rétinite pigmentaire si souvent notée chez les Juifs et chez les anciennes familles nobles et où la consanguinité était particulièrement courante.

1^{re} obs. (Lafon). — Cousins germains : 1 fille née aveugle et sourde, actuellement âgée de 18 ans.

2^e obs. (Poussin). — 5 enfants dont 2 aveugles de naissance.

3^e obs. (Lautier). — Deux filles aveugles.

4^e obs. (Barbineau). — 2 enfants aveugles.

D) Parmi les autres manifestations pathologiques, il nous reste à parler de ces difformités si bizarres parfois et que l'on range sous le terme général et vague de monstruosités. Le nombre de ces manifestations est vraiment grand et il n'est guère de dystrophie qui n'aient été attribuées à la consanguinité et, pour ne citer que les principales, nous dirons que le pied bot, le bec-de-lièvre, la polydactylie, l'hydrocéphalie lui ont été imputés.

1^{re} obs. (Duhamel). — 2 nains.

2^e obs. (Brabant). — 1 enfant bossu.

3^e obs. (*idem*). — 2 enfants : 1 spina bifida, 1 mort en bas âge.

4^e obs. (Prof. Boudet). — 3 enfants : malformations des doigts chez les trois.

5^e obs. (Poussin). — 1 enfant, 6 doigts.

6^e obs. (Ledoux). — Un porteur de bec-de-lièvre épouse sa cousine germaine : 3 enfants atteints de bec-de-lièvre.

E) Pour les anticonsanguinistes, la stérilité ne peut pas être due à la consanguinité et nous avons cité plus haut quelques exemples (cas favorables). Pour d'autres, la consanguinité serait une grande cause de cette affection.

1^{re} obs. (Lonjon). — Cousins germains mariés à 23 et 25 ans, union encore stérile après 10 ans de mariage quoique appartenant à une famille où l'on observe : 4, 3, 3, 3 enfants.

2^e obs. (Favier). — Père déjà issu de consanguins : union stérile depuis quinze ans.

3^e obs. (Lonjon). — Oncle-nièce (50 et 35 ans), union stérile depuis 15 ans.

4^e obs. (Prof. Carrère). — Cousins germains : père mort à 70 ans, mère morte à 64 ans, pas d'enfants.

F) Quant à l'albinisme si souvent mis en cause nous pouvons citer les observations suivantes :

1^{er} cas (Freysz). — Une famille à frères albinos, dégénérés ; ils ont une sœur albinos aussi, mais à un degré moindre et une autre sœur normale et brune. L'origine est dans la consanguinité du côté maternel où l'on s'est souvent marié en consanguinité.

2^e cas. — Vieille fille albinos, issue de cousins germains.

G) Les troubles endocriniens sont, pour certains auteurs, dus aussi à la consanguinité. Certains les incriminent dans l'étiologie des troubles neuro-psychiatriques.

1^{re} obs. (Lonjon). — Dans une même famille, le père issu de consanguins présente un syndrome adiposo-génital et ses deux fils sont : l'un obèse, l'autre géant.

2^o obs. (Saramito). — Famille T..., même consanguinité. Mari et femme fortement goitreux. Aspect animal et vie animale. 5 enfants débilités mentalement et physiquement, goitreux, insociables. Arrêt dans le développement général. Pouilleux.

Et comme conclusions des conséquences dues à la consanguinité, nous pourrions dire :

1^o La consanguinité rentre dans l'hérédité. Selon que les ascendants seront bons ou mauvais, les produits seront bons ou mauvais. Les qualités ou les défauts de parents se transmettent aux enfants.

2^o La puissance héréditaire est exagérée par la consanguinité. Les consanguins ont en effet nombre de qualités ou défauts semblables. Ces qualités ou ces défauts sont exagérés chez les enfants.

LA CONSANGUINITE ET LES TRAVAUX DES MENDELIENS ET DES GÉNÉTISTES

Le moine autrichien Mendel, découvre en 1865, la loi de l'hybridation et qui a été reconnue générale pour toutes les espèces végétales ou animales.

On croise une souris grise avec une souris blanche. En première génération on obtient des souris exclusivement grises hybrides. Si l'on croise entre eux les produits de cette première génération (donc consanguinité), la deuxième génération, qui résulte de ce mariage, donnera un quart d'individus blancs, un quart d'individus gris purs et une moitié d'individus gris hybrides.

Donc la consanguinité manifesterait le caractère latent suivant une proportion numérique définie. Mais cette proportion ne se vérifie pas constamment chez toutes les espèces animales soumises à l'expérience et les écarts sont nombreux.

Après les Mendéliens sont venus les génétistes avec Bateson et Guenot. Ils ont voulu préciser la transmission des caractères en faisant l'hypothèse des gènes (particules solides qui existeraient dans les chromosomes). Suivant les combinaisons de ces gènes, on aura des caractères manifestes ou latents.

Elle serait utile, si, même étant fausse, elle

constituait un moyen didactique et simple de représenter les faits. Mais ceux-ci n'ont pas la fixité que leur attribue le génétisme, tout au moins chez les mammifères. Il subsiste ce fait exact que la consanguinité fait réapparaître des anomalies ataviques. Il en est qui sont spécialement manifestées par elle.

Plusieurs naturalistes ne voient dans les formules des génétistes qu'un avantage pratique, parce qu'elles permettent de représenter sous une forme simple, algébrique, les résultats des unions.

CONSANGUINITÉ ET SYPHILIS

Ce serait donc un rôle vraiment important que jouerait la consanguinité dans la transmission des tares. Non contente de les perpétuer, elle les amplifierait avec la dernière puissance. On a donc incriminé tour à tour toutes les diathèses habituelles susceptibles de retentir sur la descendance. Certains ont même relevé l'importance de milieu dans lequel auraient vécu les futurs époux. Le médecin, nous dit Legendre, « devra rechercher si les futurs ont été élevés dans le même milieu, car un milieu identique peut créer chez le père et la mère les mêmes prédispositions morbides, et il y a beaucoup de chances qu'elles se manifestent chez les enfants ».

En dehors de la tuberculose et de l'alcoolisme qui, très certainement, ont leur rôle, nous croyons que la syphilis a ici sa large part, et jusqu'à présent les auteurs ne semblent pas y avoir attaché une importance particulière. Nous trouvons à peine mentionnée l'influence du spirochète.

Malgré tout, nous croyons qu'elle joue ici un rôle et que c'est sous la forme d'hérédo-syphilis qu'il faut la rechercher comme le dit si justement M. le professeur Fruhinsholz : « Il faut qu'on prenne conscience de son universalité (hérédo-syphilis), de sa tendance habituelle et son protéisme, de son in-

filtration descendante et diluée à travers des générations successives, de sa reviviscence et de son rajeunissement à la faveur des mariages consanguins, de la nécessité de certains traitements en dépit de toute apparence, mais aussi et surtout de l'efficacité de certains de ceux-ci. »

De cette façon, on pourrait expliquer certains cas où les parents sont sains en apparence et chez qui la descendance se montre nettement tarée.

« J'ai eu l'occasion de suivre la descendance d'une de ces familles qui paraît avoir été très belle physiquement jusqu'à l'apparition d'une syphilis chez deux ascendants déjà cousins germains et dont les petits-enfants se sont mariés entre eux. De ce double mariage, sont nés dans une famille une enfant atteinte de maladie de Lobstein, dans l'autre une fillette luxée congénitale double de la hanche qui fit une myopathie. » (Roederer).

Les travaux de Fournier et de son école ont mis en valeur le rôle du tréponème dans la dégénérescence héréditaire.

La réaction de Bordet-Wassermann fit à un moment croire que l'on tenait la solution du problème. Mais ce n'était pas toujours vrai. Un traitement spécifique qui n'agit pas ne prouve pas que la maladie n'est pas syphilitique.

CONCLUSIONS

1. — La consanguinité est un cas particulier de l'hérédité et de l'atavisme ; elle transmet les anomalies et les tares, si les ascendants en sont pourvus, mais elle ne les crée point.

2. — La découverte des Mendéliens a montré comment la consanguinité fait réapparaître chez les descendants des caractères récessifs ou des anomalies qui ont sauté une génération.

3. — Les maladies congénitales issues de consanguins proviennent des maladies de leurs parents ; il faut surtout penser à la syphilis dont l'importance augmente tous les jours.

4. — Nous concluons en souhaitant que les parents tiennent davantage compte des lois de l'hérédité dans les mariages de leurs enfants. Il nous semblerait également désirable que la loi, non seulement interdît les mariages entre trop proches parents, mais se préoccupât d'une façon générale de l'état de santé des futurs conjoints. Pourquoi n'instituerait-on pas une visite médicale obligatoire ? Elle existe déjà dans certains pays et bien que ces sortes de règlements ne donnent point toujours un

résultat aussi complètement désirable qu'on le pourrait souhaiter, elle aurait du moins l'avantage d'attirer l'attention du public (nous avons vu à propos des maladies vénériennes combien cela peut être utile) et d'éviter les fautes d'hygiène par trop graves.

Vu et permis d'imprimer :

Vu : *Le Doyen,*
G. ROUSSY.

Vu : *Le Président,*
L. TANON.

Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

- S. et J. ALETHU. — *Eure Médicale*, mars 1935.
- A. BLAVIER. — *Etat actuel des mariages consanguins* (Thèse de Paris 1927).
- BALLY. — *Sur les inconvénients des alliances consanguines* (C.R. Acad. Sciences, Paris 1863).
- BARR. — *Consanguinity of parents in relation to idiocy*. (Philadelp. Polyclin. 1895).
- BOUDIN. — *Danger des mariages consang. Infl. sur la fréquence de la surdi-mutité chez les enfants* (C.R. Acad. Sc., Paris 1862).
- BOURGEOIS. — *Quelle est l'influence des mariages consanguins sur les générations*. (Thèse Paris, 1859).
- BRENK. — *Ueber den Grad der Inzucht in einen innerschweizerischen Gebeigedorf* (Arch. d. Julius Klaus. Stiftg. J. Verebforsch. 6 : 1-39-1931).
- DARWIN. — *Die Ehen zwischen geschwisterkindern und ihre Folgen* (Leipzig) 1876.
- DELAHAYE. — *Tuberculose et mariage consanguins* (Thèse de Paris, 1926).
- DEVAY. — *Du danger des mariages consanguins* (Paris 1862).
- GATES. — *Form of brachyphalangy in cousin marriage* (Lancet I : 194-28. 1.1935).
- GHIGI. — *Fecondita a sterilita nell'ibridismo e nella consanguinità* (Genesis 1931).
- Henri GODLEWSK. — *Consanguinité et descendance*. (La médecine générale française, N° 2. Février 1935).
- *La consanguinité. Synthèse des conclusions départementales* (La méd. gén. franç. N° 3, mars 1935).
- GOTTSCHALK. — *Valeur de l'influence de la consang. sur la production de l'idiotie, de l'hystérie et de l'épilepsie* (Thèse Paris 1899.)

- HAYOT. — La consanguinité comparée chez l'homme et les animaux (Thèse Paris, 1928).
- HUTCHINSON. — Marriage of first cousins (Polyclin. London, 1900).
- MYZAKI. — Ueber die Ichthyosis infolge blutsverandter Eltern. (Jap. J. Derm. et Urol. Juillet 1932).
- MORGANO. — Eredita et consanguinei ta nelle malattie oculari in rapporto alla engenica. (Riv. s. tardi Siciliana Guigno, 1929).
- Eredita consanguinata nelle malattie oculari in rapporto alla engenica (R. di studi sess. 9°: 73-88-March-Sept. 1929).
- MONTEFUSCO. — I matrimonii consanguinei (Giorn. di med. Publ. Napol. 1894).
- SELIGMAN. — Cross cousin marriage (Man. London, 1925).
- TOPART. — Essai critique dans la consanguinité (Thèse, Paris, 1927).
- TURZ. — Consanguinity in ophtalmology Laryng (1928).
- VATIN. — Etude générale sur la consanguinité (Thèse de Nancy, 1930).

